



GMITT-CK*

Architecture et Humanité, épisode 2 Collection du Frac des Pays de la Loire

Exposition réalisée dans le cadre d'une convention entre le Frac des Pays de la Loire et le Conseil Général de la Sarthe

Dans le cadre de la diffusion de sa collection et de son conventionnement avec le Conseil Général de la Sarthe depuis 2003, le Frac des Pays de la Loire poursuit le travail engagé dans le département à travers un projet artistique et culturel ambitieux qui se déploiera jusqu'en 2008. Le Frac des Pays de la Loire a confié à deux artistes, Neal Beggs et David Mickael Clarke, la définition et la mise en place d'un projet spécifique dans le Nord-Est du département. Ces deux artistes d'origine britannique, sont installés depuis plusieurs années dans la région. Ils connaissent le Frac des Pays de la Loire pour y avoir tous deux exposé, David Mickael Clarke en 2002 et Neal Beggs en 2004. Intitulée Architecture et humanité, cette opération réunit un ensemble important de partenaires culturels du département dont le Théâtre de l'Épidaure à Bouloire qui a accueilli au mois de juin 2007 le premier volet du projet, le Centre culturel de La Laverie à La Ferté-Bernard et le Centre culturel de la Sarthe, Le Prieuré à Vivoin qui présentera le dernier opus en juin 2008. L'œuvre de TTrioreau, *gmTT-ck / edge on a ledge n°1* réalisée en 2005, maquette du bâtiment du Frac à Carquefou est le fil conducteur de ces expositions. Cette maquette en plexiglass-miroir qui reflète les œuvres qui l'environnent renvoie aux questionnements posés par ces expositions sur l'architecture.

L'art à la machine à laver

Tout bon partenariat de travail suppose que les individus concernés assument un rôle du type « good cop – bad cop », etc. David et moi, les deux commissaires de l'exposition que vous allez voir à la Laverie, en sont un exemple. Nous ne sommes ni bons ni mauvais, mais nous affichons clairement des tempéraments différents. Le rôle de David est plus pragmatique (il doit guider le bateau), le mien plus instinctif. Ainsi, souvent, songeant à La Laverie, je pense à la musique pop, et je dois faire un effort constant pour me rappeler que le sujet de l'exposition est l'art et l'architecture, pas la culture pop. Et même alors, le lien ne s'efface pas ; j'ai donc décidé de suivre, dans ce petit texte d'introduction, le fil de mes pensées et de voir où il me mènerait. En tant qu'artistes – puisque c'est là notre occupation diurne, à David et à moi-même – j'ai toujours pensé que regarder un sujet de biais pouvait s'avérer productif. (Comme de découvrir le passé, non pas en observant de vieilles ruines, mais en étudiant les mots contemporains.) Fidèle à nos rôles respectifs, j'aborderai la question de l'architecture d'art et de l'humanité de manière détournée, tandis que David s'y attaquera de front.

Le lien entre la Laverie et la musique tient d'une simple association de mots. La Laverie m'évoque le tube de 1971 de Don McLain, American Pie. Car « Laverie » sonne un peu comme le mot « Levee » tiré des paroles de cette chanson – « Drove my chevy to the levee But the levee was dry ». Chaque fois que le mot Laverie est prononcé, je me retrouve avec ces paroles tournant silencieusement en boucle dans ma tête comme un vieux 45 tour, et à chaque tour la même question – qu'est-ce donc que cette « levee » ? J'ai décidé de débusquer ce mot dans l'architecture du cyber-espace et, en quelques secondes, trouvé ma réponse. Une « levee » est une voie navigable dont les berges artificielles permettent de canaliser les crues. En d'autres termes, une « levee » est une forme d'architecture (architecture « douce » puisqu'elle a à voir avec le mouvement), quelque chose que nous, humains, avons conçu pour maîtriser le flux des eaux et rendre plus habitable et productif un environnement particulier. Cette obscure association, basée sur un son phonétique plus que sur une raison concrète, nous permet en tout cas de nous arrêter à l'eau, car la Laverie et la « levee » sont des architectures conçues pour canaliser l'eau dans un but précis. Mais cela est-il d'aucune aide ? Où nous mène ce « tour » sémantique des machines à laver et du vinyl quant à l'art, l'architecture et l'humanité ? En rond comme les « Windmills of your mind », me dirait Dave en plaisantant. Mais non. Lors d'une discussion sur le sujet, un ami remarquait qu'« il y avait un vrai lien, mais que

pour ce faire nous devions penser autant à la lumière qu'à l'eau ». Et mon ami de raconter alors une histoire entendue un jour à propos de l'artiste Thomas Hirschhorn.

On dit que Hirschhorn, alors qu'il considérait l'installation d'une exposition, se trouva mécontent de la qualité de l'éclairage du musée. Le directeur du musée objecta que la lumière était très bonne, ce à quoi Hirschhorn répondit qu'il était impossible de voir pleinement son oeuvre, ajoutant pour conclure qu'il voulait que la lumière ait cette qualité révélatrice de l'éclairage que l'on trouve dans les laveries automatiques. Vraisemblablement pour que l'oeuvre, avec tous ses défauts et perfections, soit clairement visible, mise à nu en quelque sorte devant le public.

Le ton de Hirschhorn ne laissa aucun doute au directeur quant au sérieux de sa requête et quant au fait que la suggestion de modifier l'éclairage n'était pas tant un souhait qu'une injonction. Le directeur céda non sans humour, suggérant que si l'artiste (après modification de l'éclairage) s'avérait toujours insatisfait, il connaissait une laverie voisine qui serait ravie d'accueillir son oeuvre.

Il va sans dire que cette histoire a été quelque peu enjolivée par mon ami, mais l'idée que l'art doit être suffisamment résistant pour être exposé à la lumière inquisitrice d'une laverie est significative. Ce que révéleront les lumières de la Laverie en éclairant les oeuvres sélectionnées dans la collection du Frac des Pays de la Loire, il faudra attendre pour le savoir. Prévoir dès à présent le résultat serait difficile, et peut-être est-il préférable d'attendre un peu que l'ensemble de l'exposition passe au moins une fois à la machine.

Neal Beggs, octobre 2007

« Conduit ma Chevrolet jusqu'à la levée Mais la levée était déserte. »
« Les moulins de ton esprit », titre d'une chanson de Dusty Springfield (1969).

Ce n'est pas une question de goût. C'est plus complexe que ça. C'est une question de liens. Les choses, les gens, des liens qui se tissent.

Et puis il y avait la collection du Frac. Elle est vaste, elle est énorme. On avait toute latitude pour choisir ce qu'on voulait. Alors ... qu'est-ce on voulait ? Ce n'est jamais simple. Neal et moi, nous avons commencé à regarder la collection ensemble. On a tiré à l'instinct. On s'est observé. Petit à petit, à travers nos regards individuels sur la collection, on a commencé à se comprendre. Aussi une chose qu'on peut dire, c'est que les oeuvres présentées dans cette exposition, produites par différents artistes, dévoilent les liens qui existent avec nos oeuvres, qui ne sont pas dans cette exposition.

La relation entre Neal et moi s'est complexifiée au fur et mesure que nous avons rencontré d'autres personnes sur le terrain, ceux qui sont proches des gens ... le public ... vous.

Et puis d'autres choses. Des contraintes de lieux. Des contraintes techniques. Les oeuvres exposées ailleurs. Un fil conducteur d'un lieu à l'autre. Un trait d'union imaginé avec l'oeuvre d'Hervé Trioreau.

Les oeuvres, les gens, les lieux, les publics... tous ça se tissent. C'est humain, c'est relationnel, et c'est structurel. L'humanité et l'architecture. Des gens et leurs environnement.

Des fois c'est dur. Difficile à accepter, à digérer. Comme dans le travail de Richard Billingham ou Valérie Jouve. Parfois c'est l'utopie, comme dans le panorama de Thomas Huber. Parfois c'est politique. Ça se voit dans le travail de Maja Bajevic ou Régis Perray. Des fois c'est un jeu plastique. Je pense à Koo Jeong-A ou Walter Obholzer. Mais dans la plupart des cas, c'est un mélange de tout cela, et au delà de tout ça.

La vie est complexe. On ne vit pas dans une bulle. Les choses se mixent. Le chaos règne. Il y a beaucoup de boue. Et j'aime ma vie comme ça.

David Michael Clarke, octobre 2007

* détail du titre de l'oeuvre d'Hervé Trioreau



Maja Bajevic

01 - *Women at work. Under construction*, 1999
Film numérique couleur sonore, 11'48"
Acquisition en 2006

Née en 1967 à Sarajevo (ex-Yougoslavie), elle vit à Paris

Quand la guerre éclata dans son pays, Maja Bajevic était en France et ne put retourner à Sarajevo avant la fin du conflit. Cette perte de repères influence depuis son travail, articulé autour du rôle du politique sur l'intime et la mémoire.

Women at work - Under construction est le second volet d'une série de trois performances imaginées et filmées par Maja Bajevic entre 1999 et 2001. L'œuvre témoigne de ce désir de mettre en avant les multiples possibilités de reconstruction d'une identité perdue, de la relation envisageable entre différentes communautés, et de l'importance du rôle des femmes dans la société. Ces vidéos montrent comment les tâches communautaires des femmes, comme ceux de coudre ou de laver, participent à la réparation et à la reconstruction d'une société dévastée par la guerre.

Dans *Women at work - Under construction*, des femmes brodent des motifs traditionnels bosniaques sur le filet de protection qui recouvre un échafaudage. Musulmanes en exil loin de Srebrenica, ville à majorité serbe où elles vivaient, elles se sont réfugiées à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine. Maja Bajevic les a sollicités pour participer à une performance devant la façade de la « National Gallery » de l'ex-Yougoslavie, à Sarajevo. La pratique anodine de ces femmes, la broderie, devient par l'entremise discrète de l'artiste geste politique.



Richard Billingham

02 - *Untitled*, 1994
Photographie couleur contrecollée sur aluminium
105 x 158 cm
Acquisition en 1996

Né en 1970 à Stowbridge (Grande-Bretagne) où il vit

Richard Billingham, alors âgé de 25 ans, fit une entrée spectaculaire en 1996 dans le milieu de l'art contemporain avec notamment la publication d'un livre réunissant un ensemble de photographies qui décrit la vie quotidienne d'une famille britannique particulièrement démunie, dans son HLM : la propre famille de l'artiste. (...) Alcoolisme, violence, déchéance, mobilier effondré ou cassé, nourriture renversée, papier peint arraché, les images de ce huis clos infernal et sordide sont à la limite du supportable. Ce qui les rend particulièrement insoutenables c'est la vision de l'artiste qui n'a pas la distance du documentaire traditionnel. Immergé dans cet univers qui est le sien, il parvient néanmoins à capturer des moments de tendresse envers son père, notamment avec cette photographie où l'on voit Ray, de dos assis sur son lit. Le rendu photographique accentue le caractère "trash" des images : flou, sous-exposition,

grain, pauvreté du tirage. Paradoxalement, remarque l'écrivain anglais Jim Lewis, tout ce qui est un échec du côté de la photographie est une réussite pour l'art. Ces photographies réalisées pendant six années alors qu'il était étudiant dans une école d'art devaient servir de matériel pour des tableaux.

Billingham est un grand admirateur de Francis Bacon et de ses portraits à la violence contenue.



Mircea Cantor

03 - *Deeparture*, 2005
Film 16 mm couleur muet transféré sur dvd, 2'44"
Acquisition en 2006

Né en 1977 à Oradea (Roumanie), il vit à Paris

Dans le white cube d'une galerie, un loup et une biche se tournent autour, feignant l'indifférence. La neutralité de l'environnement réduit leur instinct d'attaque ou de fuite et fait apparaître des émotions plus « humaines » comme la peur et l'incertitude. *Deeparture* est un film muet qui crée le sentiment inconfortable de ne plus reconnaître le fonctionnement de la hiérarchie et de la domination associées à la « nature ». L'artiste semble évoquer la performance de 1974 où Joseph Beuys, sans poser le pied sur le sol américain, avait été déposé, enveloppé dans du feutre, à la galerie new-yorkaise René Block, pour partager l'espace avec un coyote pendant une semaine. Contrairement à l'approche symbolique de Beuys concernant la figure de l'artiste vis-à-vis de l'animal sauvage, Cantor s'intéresse à l'ambiguïté de la domestication, à la fois de la nature et de l'espace artistique, et instaure un climat de surveillance où la confrontation reste irrésolue. Dans un autre film, *The Landscape is changing* (2003), il organise une performance où des manifestants défilent dans les rues de Tirana en brandissant des miroirs à la place des banderoles habituelles. La ville toute entière se reflète dans les miroirs, évoquant les films des avant-gardes soviétiques où les mouvements de foule sont mis en scène en parallèle avec l'activité et l'architecture de la cité.



Philippe Cognée

04 - *Sans titre*, 1994
Peinture encaustique sur toile, marouflée sur bois
175 x 135 cm
Acquisition en 1994

Né en 1957 à Nantes où il vit

Philippe Cognée est un artiste nantais qui s'est fait connaître dans les années 80 par un travail de sculpteur et de peintre "figuratif" aux accents primitifs et aux références mythologiques. Depuis 1993, il se consacre uniquement à la peinture et il a renouvelé les motifs de son travail,

en représentant des objets familiers, des intérieurs inquiétants, des paysages vus de l'atelier. Cette transformation des sujets s'est accompagnée d'une évolution de la matière. Aux empâtements rugueux ont succédé des surfaces luisantes, réalisées à l'encaustique, chauffées à l'aide d'un fer à repasser : les couleurs fondent, se mêlent, le sujet devient flou et imprécis, l'image se liquéfie. "Le congélateur semble vu derrière une vitre couverte d'humidité. Les accidents de la surface lui donnent une apparence quasi-organique comme celle d'un corps métallique en décomposition. Ce que l'œil retient alors ce n'est plus la banalité du sujet -ce qui n'enlève rien au paradoxe à vouloir représenter, et donc sacrifier, un congélateur, un réfrigérateur ou une baignoire- mais ces masses fantomatiques, quasiment à l'échelle mais au cadrage singulier, d'une inquiétante étrangeté. Comme s'il s'agissait d'inviter à regarder de plus près ces surfaces lisses et sans aspérités soudainement animées."



Song Dong

05 - *Broken Mirror*, 1999
Film couleur sonore numérique, 3'47"
Acquisition en 2002

Song Dong fait partie d'une génération d'artistes chinois qui émerge au début des années 90, dans un climat politique peu enclin à la liberté d'expression. La situation politique et financière de l'artiste dans ce contexte l'ont encouragé à réaliser une œuvre méditative et solitaire. Dans ses performances, photographies, vidéos et installations, l'instable et l'éphémère occupent une place de premier plan.

L'artiste propose une nouvelle approche de l'art qui se situe entre modernité et tradition, passé et présent, philosophie Taoïste et art conceptuel et qui privilégie le processus au produit fini. Le fondement de son activité repose sur un engagement personnel. *Water Diary* (1995), par exemple, journal écrit avec de l'eau sur une pierre, a occupé une part importante de sa vie. Bien qu'il ait photographié ce rituel quotidien en vue de l'exposer, c'est d'abord et avant tout une expérience personnelle inspirée par la mémoire d'une enfance aux conditions de vie modeste. De façon à ne perdre ni papier, ni encre, objets précieux, son père l'encourageait à n'utiliser que de l'eau sur la pierre pour pratiquer la calligraphie.

Dans *Broken Mirror*, Song Dong cadre un petit miroir qui reflète des vues des rues de Pékin, puis cette image se brise à l'aide d'un petit marteau. On aperçoit alors l'autre côté de la ville, on est déroutés par ce bouleversement de perspectives, ce brusque changement de décor. Par ce truchement, l'artiste parvient à nous révéler les antagonismes de la Chine actuelle en plein bouleversements. Entre modernité et tradition, pauvreté et richesse, Song Dong nous montre sur un pays fait de contradictions. Comme toujours avec cet artiste, l'image très soignée est réalisée avec une grande économie de moyens. Même si le dispositif est simple, l'artiste joue avec une grande habileté avec la diffusion et la projection de l'image vidéo.



Jim Hodges

06 - *Untitled*, 1997
Miroir brisé marouflé sur toile contrecollée sur bois
150 X 102 X 4 cm
Acquisition en 1998

Né en 1957 à Spokane (États-Unis), il vit à New-York

Les œuvres de Jim Hodges, s'ancrent profondément dans des moments de la vie quotidienne. Malgré la modestie des propositions, il s'agit pour l'artiste « d'exprimer la splendeur des choses, la merveille et la grandeur de toute vie », tentative qu'accompagne une refonte des moyens traditionnellement associés à l'art et en particulier à la peinture. Le dessin, le tissage, la couture sont convoqués aux côtés de gestes simples comme ceux qui ont accompagné la réalisation de *Sans titre* : un miroir brisé sur toile. L'idée du miroir lui serait apparue durant un vol en avion, où ses pensées l'ont conduit à se remémorer des amis disparus, pour beaucoup d'entre eux victimes du sida. L'image du miroir s'impose à lui d'une manière fulgurante et comme dans un rêve, il projette sa destruction et l'associe alors à un puissant sentiment de libération et de sérénité. On retrouve dans cette œuvre les préoccupations fondamentales de l'artiste : la fragilité de l'existence humaine s'y exprime de manière métaphorique et poétique. Elle rejoint le mythe de Narcisse. Brisé, transformé, le miroir, un matériau ordinaire, même s'il renvoie à des pans de l'histoire de l'art, réfléchit des valeurs et des interrogations élevées : la vie, la renaissance, la mémoire, la mort... Cette œuvre condense la violence potentielle du geste de l'artiste : un geste destructeur et créateur à la fois. Malgré cette violence « figurée », l'œuvre avec son réseau de stries formées par les fissures se révèle d'une grande poésie graphique.

Thomas Huber

07 - *Panorama (Nacht)*, 2002
Impression jet d'encre sur plexiglass
90 x 370 cm
Acquisition en 2004

Né en 1955 à Zurich, il vit à Neuss (Allemagne)

L'œuvre *Panorama (nacht)* présente Huberville, cette ville utopique imaginée par l'artiste dès 1999, dont le Frac possède un ensemble conséquent. Chaque bâtiment d'Huberville (théâtre, bibliothèque, tour de l'horloge, forum, etc.) remplit une fonction précise dans la ville mais se présente aussi comme un tableau : c'est ainsi que l'artiste interroge le rôle de l'image, les liens entre réel et fiction. Toute l'ambiguïté repose sur le rapport de l'architecture, sa fonction dans l'espace social, et l'objet, qui par ses structures minimalistes renvoie à des pans entiers de la modernité artistique (Le Corbusier, De Stijl, le constructivisme...). Paradoxalement aussi, dans sa dimension métaphorique, l'ensemble du projet ouvre des perspectives au sens propre et au sens figuré avec des conceptions utopiques et poétiques de la cité de Palladio au XVI^e siècle à Piranèse au XVIII^e siècle. L'œuvre de Thomas Huber repose sur l'idée que le monde est entièrement représentable. Une idée qui s'énonce partie par partie dans sa peinture sous forme de figures et de symboles que l'artiste commente dans des conférences inséparables de l'acte pictural. Pour l'artiste, le tableau est un lieu de communication d'un message ». Cela



07

ne signifie pas pourtant qu'il s'offre immédiatement. L'œuvre intègre le spectateur, elle est même conçue pour lui : « Peindre, c'est se préparer à la rencontre significative avec ceux à qui on s'est adressé dans le tableau. Le moment venu, on abandonne aux invités la table mise. Ce sont eux qui doivent faire de la réunion une fête réussie ».



09

Valérie Jouve

09 - *Sans titre n°33*, 1996
Photographie couleur contrecollée sur aluminium
112 x 140 x 3 cm
Œuvre réalisée dans le cadre des Ateliers internationaux du Frac des Pays de la Loire
Acquisition en 1996

Née en 1964 à Saint-Étienne, elle vit à Paris. Les photographies de Valérie Jouve sont de grandes surfaces rectangulaires dans lesquelles le souci premier semble de placer un certain nombre d'éléments (le paysage en plan panoramique plutôt urbanisé, l'architecture et la figure humaine) qui entrent en tension soit entre eux soit avec le cadre qui les enferme. Les paysages seuls sont des vues de la périphérie urbaine, marseillaise pour une part, où l'activité humaine, celle des travaux et de la construction, se perçoit très fortement. Cela va d'un vaste panorama, vierge il n'y a pas si longtemps mais déjà griffé par des passages d'engins de terrassement, à des zones hérissées de constructions pavillonnaires ou des barres de logement collectives, tout cela dénué du moindre soupçon de pittoresque et cependant non dépourvu de grandeur. Le paysage retenu contient, outre sans doute le lien autobiographique (mais sans pathos, jamais), une forte dimension historique, géographique, sociale et politique. Dans les paysages seuls, Valérie Jouve enregistre ce constat avec beaucoup de rigueur.



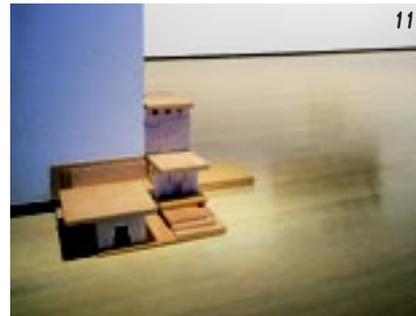
10

Anne-Marie Jugnet et Alain Clairet

10 - *Loan Mountain #1*, 1999
Peinture acrylique sur toile
189 x 130 x 5 cm
Acquisition en 2001

Anne-Marie Jugnet est née en 1958 à La Clayette (France), Alain Clairet est né en 1950 à Saint-Maur-des-Fossés, ils vivent à Santa Fé (États-Unis). Les recherches que mènent Anne-Marie

Jugnet & Alain Clairet visent à comprendre comment naissent certains mots, certains artefacts, certaines images, certaines représentations, et pourquoi ceux-ci nous fascinent autant, alors même que notre réel contemporain tend, au contraire, à la saturation, au nivellement comme à l'indistinction. Pour ces artistes, représenter c'est définir, définir c'est analyser, analyser c'est comprendre, comprendre c'est se réapproprier le processus de production d'une chose donnée qu'a mis à jour l'exercice d'analyse et de compréhension du réel auquel elle appartient ou dans lequel elle s'inscrit. « Ce n'est pas en questionnant la forme que l'on crée de nouvelles formes, mais en produisant les nouvelles conditions de leur émergence. Naissent alors d'autres figures et d'autres possibles. C'est dans ce questionnement de l'image (au bord de l'épuisement) que se situe notre réflexion. » *Lone Mountain* est en quelque sorte un plan morcelé du désert de l'Arizona. Cette œuvre trouve son origine dans deux voyages qu'ont effectués les artistes aux États-Unis. Loin de travailler sur les signes ou les symboles de la culture américaine du « Grand Ouest », leur démarche vise au contraire à analyser et comprendre la structure urbaine de ces villes du désert, en reproduisant en peinture les cartes topographiques de ces territoires singuliers. Les codes de représentation architecturale et urbaine se superposent ainsi à ceux du langage pictural pour donner naissance à des œuvres denses et complexes qui interrogent nos propres capacités à décrypter une carte, un espace, un tableau à partir de repères visuels pourtant simples et évidents, mais ne faisant pas appel au langage et aux mots.



11

Koo Jeong-a

11 - *Maisons flottantes*, 2005
2 lampes halogènes avec filtre dichroïque
Dimension variable
Acquisition en 2005

Née en 1967 à Séoul (République de Corée), elle vit à Paris. Jeong-a Koo, artiste d'origine coréenne installée à Paris depuis 1991, réalise des œuvres qui s'apparentent le plus souvent à des interventions éphémères dans des lieux privés ou publics (appartements qu'elle a successivement habités, divers locaux désaffectés, galeries, etc.) en prenant en compte les singularités des espaces donnés. Koo Jeong-a a toujours manifesté un intérêt pour les matériaux banals ou inhabituels (naphtaline, médicaments...) qu'elle associe dans une sorte d'improvisation relevant de son imaginaire et de son plaisir. Jamais elle ne conçoit de plan, comme pourrait le faire un designer ou un architecte, pour un objet qui nécessiterait des matériaux précis et adaptés. Ainsi, l'œuvre *Maisons flottantes* est constituée de petites architectures construites en morceaux de sucre et en planchettes de bois empilées, repositionnables, sans montage prédéfini. Fluides et furtives, modifiables être constructibles, les *Maisons flottantes* sont installées

différemment, utilisant à chaque fois les ressources du lieu. Ce qui importe pour Koo Jeong-a, c'est le temps de la réalisation de l'œuvre, non pas celui qui s'étire du chaos à l'ordre, du magma à la forme, mais le temps régi par la propre nécessité intérieure de l'artiste qui considère, selon un proverbe coréen, que le commencement contient déjà la moitié du tout.



12

Rut Blees Luxemburg

12 - *Corporate Leisure*, 1997
Photographie couleur contrecollée sur aluminium
180 x 150 cm
Acquisition en 1998

Née en 1967 à Mosel (Allemagne), elle vit à Londres. Les images photographiques soigneusement construites par Rut Blees Luxemburg témoignent des sentiments compulsifs que l'artiste éprouve au contact de la ville. De Londres qu'elle parcourt la nuit et seule, telle une performeuse, elle livre des portraits fascinants. De l'urbanisme moderne, elle ne conserve pas grand chose s'attardant davantage à révéler sa propre relation à l'espace urbain. *Corporate Leisure* (1997) se présente comme une fiction urbaine et atmosphérique qu'incarne une palette glauque composée de verts cuivrés et d'ors soutenus. Cette gamme de couleurs particulière aux images de l'artiste est la conséquence calculée du long temps de pause qu'elle utilise. Elle peut évoquer aussi certaines couleurs propres à la cité anglaise. Ainsi les lumières de la ville se trouvent-elles à l'origine de la mutation des couleurs et donnent-elles naissance à des photographies aux allures de peintures parfois proches de l'abstraction. Si les habitants sont absents de la ville ainsi dépeinte par l'artiste, il se dégage pourtant une certaine humanité de ces images. Fruits de véritables projections imaginaires de l'artiste *Corporate Leisure* apparaît néanmoins comme le reflet du sentiment fasciné, du vertige même qu'elle semble ressentir parfois au contact de la cité londonienne. C'est tout l'aliénation envrante de la ville qui est palpable dans ces images, une fascination sensible malgré ses espaces sombres et socialement angoissants : l'espace génère la ville et conditionne le comportement de ceux qui y habitent.

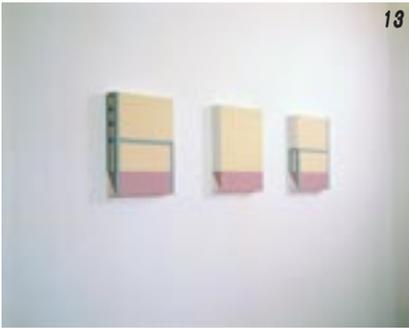
Ann Veronica Janssens

08 - *Orange, Sea blue*, 2005
2 lampes halogènes avec filtre dichroïque
Dimension variable
Acquisition en 2005

Née en 1956 à Folkestone (Royaume-Uni), elle vit à Bruxelles. Ann Veronica Janssens fait partie de ces artistes qui retiennent les principes de l'art minimal tel qu'il s'est développé au milieu des années 60 aux États-Unis et en Angleterre. Elle en appelle à des formes primaires, simples et géométriques, ainsi qu'à des matériaux industriels. Ses œuvres consistent souvent en de légères interventions qui changent notre expérience d'un espace, d'un objet ou de la lumière. Les sculptures d'Ann Veronica Janssens s'inscrivent dans un rapport à l'espace interactif qui implique physiquement le spectateur vis-à-vis de l'objet. Au moyen de miroirs, de verres ou de planchettes de bois, l'artiste transforme les lieux qu'elle investit et la perception qu'on peut avoir. L'espace fait alors partie intégrante de l'œuvre et devient indissociable de l'installation elle-même. Remettant en question l'évidence de nos perceptions et de notre pensée, les œuvres d'Ann Veronica Janssens ouvrent ainsi un nouvel espace au regard. Dans ses recherches les plus récentes, l'artiste s'oriente vers des expériences sensibles comme pour *Orange, Sea, Blue*. Les dégradés sont obtenus simplement au travers de filtres diffractant la lumière. Le « tableau » qui en résulte nous renvoie à un champ sensible, onirique.



08



Régis Perray

19 - Effacer tag nazi, 2003
Film vidéo couleur sonore, 26'
Acquisition en 2003
20 - Nettoyer « BRICK », 2002
de la série Malakoff/Pré-Gauchet.Nantes
Film
DVD, Film vidéo couleur sonore, 14mn30, Édition : 1/3
Achat à l'artiste, en 2003

Né à Nantes en 1970 où il vit

Le travail de Régis Perray, jeune artiste nantais, puise dans son histoire personnelle et se construit dans une quête quasi obsessionnelle de la propreté. En effet, dès ses études à l'école des beaux-arts de Nantes, il s'est investi dans une pratique rigoureuse et constante. Que ce soit en grattant, en humidifiant ou en dépolissant, par des gestes simples, Régis Perray cherche à révéler l'essentiel. La réalité en soi du lieu peut être cachée par différents signes du temps que l'artiste se donne pour mission d'enlever. Dans *Effacer tag nazi*, réalisé lors d'une résidence en Pologne dans un quartier situé à proximité d'un cimetière juif, il a effacé à l'aide d'une spatule un tag antisémite souillant une plaque commémorant le cimetière. Il ne s'agit plus seulement de lutter contre le temps, l'abandon ou la dégradation mais aussi contre l'absurdité et l'intolérance incarnées dans un antisémitisme persistant. Par sa présence et son geste, Régis Perray redirige les regards sur ce qui est devenu un «non-lieu». Pendant le temps de l'action au moins, le respect, la mémoire et l'attention prennent la place de la négligence, de l'indifférence et du mépris.

Nettoyer «Brick» a été réalisée lors d'une résidence de l'artiste dans le quartier de Malakoff à Nantes. Cette vidéo rend compte de la volonté de l'artiste de révéler, dans un souci presque archéologique, la surface des choses, la mémoire des lieux. Loin des pratiques parfois démonstratives des artistes dans l'espace public, Régis Perray réhabilite discrètement les formes d'appropriation (tapis, graffiti) rendues visibles par les habitants eux-mêmes.



Abraham Poincheval et Laurent Tixador

21 - Total Symbiose 2, 2005
Bouteille en verre, cordelette et peau de blaireau, terre, terre cuite et film numérique couleur sonore 25'
Acquisition en 2006

Abraham Poincheval est né en 1972 à Alençon, il vit à Marseille, Laurent Tixador est né en 1965 à Colmar, il vit à Nantes

« À la question de savoir si nous nous sentons proches des artistes du Land Art parce que nos travaux répondent aux deux critères qui le définissent généralement : être en milieu naturel et intervenir sur l'espace, nous répondons immédiatement : non [...]. Notre atelier se situe dans la nature mais ce que nous souhaitons, c'est tout simplement nous transposer dans des situations aventureuses. »

Chaque expérience artistique du duo pourrait débuter ainsi, par une courte phrase, qui précède souvent les jeux des enfants : « On dirait que... ». Comme un énoncé nécessaire, un postulat de départ qui tenterait de fixer les règles ou le cadre avant que l'Histoire ne se mette en marche, régie par les hasards et les aléas extérieurs. En l'occurrence, l'histoire est souvent celle d'une aventure à vivre : tantôt un itinéraire aux moyens de déplacements ou aux trajectoires peu communes, tantôt un campement au contexte décalé. L'ensemble des trois œuvres réunies par le Frac rend compte de leurs diverses performances sur le terrain. Comme pour

Total symbiose 2 : ce séjour en autarcie au beau milieu d'une prairie de Dordogne, dans des igloos de terre construits par eux-mêmes.

De ces épopées, il en résulte des reliques, entre autres douilles d'obus gravées, os de seiche sculptés, saynètes ou accessoires reconstitués dans des bouteilles, réalisées par les artistes durant leurs expéditions ou au retour. Objets témoins, ils sont teintés d'une certaine facture kitsch qui n'est pas sans souligner leur posture excentrique. Leurs exploits nous sont aussi restitués par des films réalisés par les auteurs, dont un est présenté sur moniteur dans la même salle, où leur univers s'affirme et n'a de légèreté de l'enfance que l'apparence. Dans leur expérience singulière au monde, contexte (créé) d'un état de survie, leur lot de fortunes s'éprouve avec une conscience d'adultes.



Yvan Salomone

22 - 0527 4 1104 terroccupee, 2004
Aquarelle, mine de plomb, encre
104 x 145 x 4 cm
Acquisition en 2004

Né en 1957 à Saint Malo où il vit

Les œuvres de Yvan Salomone sont presque exclusivement, et ce depuis quelques années, des aquarelles de grand format représentant des sites industriels, zones portuaires, fragments de chantiers : toutes traces qui permettent de repérer une activité sociale dont l'économie et la production sont les maîtres mots. Dans ces aquarelles, l'homme est la plupart du temps simplement évoqué par les traces de son activité. A l'origine de ces images, on trouverait les promenades plus exactement les repérages effectués par l'artiste. De cette pratique étrange, Salomone ramène une documentation variée : photographies, croquis, vidéos, dont seront ensuite extraits certaines images. Les espaces portuaires qu'elles représentent sont en eux-même dépourvus de beauté ; toutefois, la palette de Salomone leur confère une incomparable harmonie. Son travail n'est pas sans rappeler le mystère silencieux des toiles d'Edward Hopper et du précisionnisme pictural américain des années 1950. Yvan Salomone procède avec régularité : chaque semaine, après avoir choisi la photo sur laquelle il a jeté son dévolu, il commence par en projeter l'image diapositive sur un grand papier, respectant à quelques détails près la réalité enregistrée, il dessine la structure d'ensemble. Puis vient le temps de la peinture. Ainsi de suite, l'artiste fait et refait sans cesse l'expérience de la couleur. L'aquarelle achevée, il l'inventorie, notant précisément la date et le numéro de l'œuvre qu'il insère dans le titre. Ses images sont celles de déserts modernes : sans limites et vides de présence humaine; des paysages qui ne concernent celui qui le regarde que par sa position d'extériorité. Ces espaces machiniques décrits de case en case sont à la mesure de notre époque regardée à travers des hublots : étanche, spatiale, sous-marine, télévisuelle...

TTrioreau

23 - gmTT-ck / edge on a ledge n°1, 2005
Plexiglass, inox, aluminium, trépied en inox
150 x 121 x 86 cm
Œuvre réalisée dans le cadre des Ateliers internationaux du Frac des Pays de la Loire
Acquisition en 2006

Né en 1974 à Blois, il vit à Paris

Agissant sur la structure même de l'espace construit, les propositions de TTrioreau mettent en place des déplacements qui perturbent notre perception et désignent de façon politique le caractère normatif de l'architecture. TTrioreau utilise les formes mêmes de l'architecture et de l'urbanisme – maquettes, caissons lumineux, images, écrans – qu'il détourne et auxquelles il intègre ses interprétations et modifications. Au cours des XIXe Ateliers Internationaux, il a focalisé sur le bâtiment du Frac des Pays de la Loire, en tant qu'architecture et espace d'exposition, pour lequel il fait trois propositions. Le sujet de l'œuvre devient l'architecture qui la contient – l'architecture comme œuvre – sur laquelle il se propose d'intervenir, qu'il vient perturber. Sa proposition initiale pour SUPER, l'exposition collective prévue à l'issue de cette résidence, était de construire un mur qui rompe la régularité de l'espace orthogonal d'exposition, une cloison en biais, qui crée une diagonale partielle. L'artiste a matérialisé son acte de découpe du lieu, récurrent dans son travail, en produisant sept lames (sept étant le nombre d'artistes de SUPER) de rasoir en inox poly-miroir du même format que la maquette, objets réflexifs, énigmatiques et démesurés (gmTT-ck/edge on a ledge #2). Cette œuvre, discret hommage à Gordon Matta-Clark, rend compte avec cohérence de la spécificité de la démarche de l'artiste.



Walter Obholzer

13 - Sans titre, 1992
Peinture, 3 éléments, tempera sur aluminium
45 x 32 x 6,5 cm chacun
Œuvre réalisée dans le cadre des Ateliers internationaux du Frac des Pays de la Loire
Acquisition en 1993

L'artiste autrichien, Walter Obholzer réalise au début des années 1990, une série de «Vertical Panoramas» synthèses de peinture, de dessin, d'ornement, de sculpture et d'architecture. C'est pour lui une invitation à prendre du recul et constater comment la peinture change la perspective de l'espace qui l'entoure. Il s'agit de panneaux «site-specific», couverts de motifs décoratifs. Ce sont des tableaux d'intérieurs aperçus, fragmentés ou suggérés sur des panneaux d'aluminium, entourés d'un cadre support fin. Le rapport de la toile au mur et à l'espace en général est central dans son travail de peinture. Invité par le Frac des Pays de la Loire en 1993 dans le cadre des Ateliers Internationaux il réalise une série de petits panneaux *Sans titre* aux motifs abstraits. Ce sont des plaques d'aluminium pliées en forme de boîte, accrochées au mur comme un tableau, qui ont une épaisseur exagérée et la tension d'une surface rigoureusement plane. « La plupart des peintures que j'exécute alors sont donc aussi réalisées de telle manière que je représente la peinture comme une application sur la dureté de cette surface, c'est-à-dire comme si l'on avait à sa disposition de la peinture à dérouler qu'on poserait ou tendrait sur ce support. La surface de l'aluminium est complètement indéfinie et dure, de sorte que tout ce que je mets dessus conserve toujours le caractère de base de la plaque d'aluminium, c'est-à-dire l'impression de quelque chose d'extrêmement plan. La seconde raison pour laquelle j'utilise ce matériau, c'est que la seule chose qui détermine cet objet est ce qui s'y passe. Cela veut dire : lorsque je traite et travaille une plaque d'aluminium comme on peint un mur, l'effet obtenu est finalement celui d'un mur peint.»



programme vidéo

(Pour la date et heure de présentation, se renseigner auprès de la structure.)



Sven Augustijnen

02 - *L'École des pickpockets*, 2000
Film vidéo couleur sonore, 48'30''
Acquisition en 2006

Né en 1970 à Mechelen (Belgique), il vit à Bruxelles

Sven Augustijnen développe une œuvre dans laquelle la frontière entre l'art et la vie est si ce n'est quasiment nulle, tout au moins poreuse. *L'École des pickpockets* nous propose de suivre une journée de la formation d'un pickpocket par des pickpockets professionnels. La vidéo, qui peut être aussi considérée comme un document, ne porte aucun jugement négatif sur l'activité de ces personnages qui incarnent leur propre rôle. Elle décrit ce qui s'apparente ici à un travail sur le geste et sur le détournement d'attention : geste discret voire imperceptible ou invisible du pickpocket lorsqu'il enlève un objet de la poche d'une veste, geste de capture du regard lorsqu'il s'agit de travailler dans le dos du passant volé, geste violent lorsqu'on fend une poche au cutter pour en retirer un petit butin. C'est dans cette perfection du travail de la main bien souvent capable de se faire oublier pour être vraiment efficace que réside ce qu'il faut appeler une manière de grâce, de beauté du geste. Cette œuvre a été présentée en 2002 dans le cadre de l'exposition *Métro-Polis* organisée à l'occasion de Bruxelles 2000. Elle fut tout d'abord montrée en continu dans une zone ouverte au public d'une des stations du tramway bruxellois. A la suite de plaintes de passants indignés, elle ne fut projetée qu'au cours de séances spécifiques organisées dans un auditorium distinct de la compagnie de tramways, preuve que l'art, lorsqu'il interroge les limites de l'art, déborde aussi le seul cadre artistique pour atteindre si ce n'est à une efficacité tout au moins à une résonance politique.

Aux marges du documentaire, *Energy Lithuania* se propose comme une relecture de la télévision soviétique et des standards de l'image dans son pays : « Ces images télé avec lesquelles j'ai grandi. Le réalisateur tournait dans une usine, ou traitait d'un quelconque problème social, et c'était censé être de la propagande. (...) Mais les images, elles, étaient bizarrement très modernes. » Car quoique mâtinée de propagande et légèrement surannée, l'image tient aussi dans le commentaire qui l'accompagne, dans la narration. Dans *Energy Lithuania*, on découvre Elektrenai, une ville bâtie tout entière autour d'une usine électrique démesurée qui fut, il y a peu de temps encore, un des fleurons de l'industrie lituanienne. Des panoramas documentés de la cité et de la centrale électrique sont entrecoupés d'entretiens avec des personnages qui l'ont fait vivre et qui l'ont parfois « rêvée », touchants témoins d'un passé glorieux et d'une utopie avortée.

L'exploration de l'Histoire nourrie de sa propre expérience reste le matériau central de tout le travail de l'artiste. Tout l'art de Deimantas Narkevicius consiste à transférer avec justesse et émotion le temps de l'histoire dans l'espace de l'art.



Deimantas Narkevicius

16 - *Energy Lithuania*, 2000
Film super 8 couleur sonore transféré sur dvd, 17'
Acquisition en 2004

Né en 1964 à Utena, il vit à Vilnius (Lituanie)

Deimantas Narkevicius a développé sa pratique artistique au début des années 90 – un moment particulier qui vit tomber le « rideau de fer » – avec un travail sculptural autour de l'objet. Rapidement, il s'oriente vers l'image en mouvement, s'inscrivant ainsi de plain-pied dans le contexte des arts visuels.

Ce journal est édité à l'occasion de l'exposition GMTT-CK. ARCHITECTURE ET HUMANITÉ, ÉPI-SODE 2 présentée au centre culturel de la Laverie à la Ferté-Bernard

Impression : La Contemporaine

Notices (extraites de textes des auteurs suivants) : Arielle Péleuc, Judith Quentel, Vanina Andréani, Jean-Marc Huitorel, Lise Viseux, Ronan Le Régent, Arielle Péleuc, Paul-Hervé Parsy, Anne Langlois.

Traduction : Aude Tincelin
Relecture : Mai Tran

Crédits photographiques : Stéphane Bellanger: 01, Droits réservés: 02, 03, 04, 05, 06, 08, 09, 10, 11, 13, 16, 19, 21, 22
Marc Domage: 23
Bernard Renoux: 07, 12, 14, 15
Courtesy Galerie Micheline Szwejcer, cliché Philippe de Gobert: 12
Christian Leray: 17
Alain Chudeau: 18
Régis Perray: 20



cliché Stéphanne Bellanger

Centre culturel de la Laverie

A l'origine ateliers d'artistes, association et plus récemment Etablissement Public, Le Centre culturel de La Laverie, vient d'inaugurer son nouvel espace : un nouveau cyber-centre, un studio pour accueillir des résidences d'artistes et une salle d'exposition transformée offrant une plus grande liberté d'accrochage.

Au travers de ces changements, La Laverie reste fidèle à son objectif de diffusion des arts plastiques sur un territoire rural. Grâce à ses «rendez-vous» avec l'art contemporain et à la mise en place de médiations en direction des scolaires, La Laverie rencontre le large public de la Communauté de Communes de l'Huisne Sarthoise.

Dans le cadre de la convention avec le Conseil général de la Sarthe et le Fonds Régional d'Art Contemporain des Pays de la Loire, Le Centre culturel de La Laverie accueille à nouveau une exposition du Frac, du 10 novembre au 22 décembre 2007.

Deux artistes britanniques vivant dans la région, Neal BEGGS et David Michael CLARKE ont en charge le commissariat de cette exposition. A partir des spécificités du lieu, ancienne laverie industrielle, ateliers de pratique artistique et hébergement d'un cyber-centre, ils jettent un regard personnel sur la collection en sélectionnant des œuvres qui illustrent le thème d'architecture et humanité choisi en collaboration avec La Laverie.

CENTRE CULTUREL DE LA LAVERIE

3, rue du Moulin à Tan
72400 La Ferté-Bernard
T 02 43 93 48 61
lalaverie@lalaverie.org

horaires d'ouverture :
du lundi au vendredi
de 9h30 à 12h30 et de 14h à 18h
le samedi de 14h à 18h

entrée libre

Le Fonds régional d'art contemporain des Pays de la Loire

LES MISSIONS DU FRAC

Créé en 1982, le Fonds régional d'art contemporain (Frac) des Pays de la Loire est une association financée à parité par l'État et la Région. Il a pour mission de constituer une collection d'art contemporain, de sensibiliser le public à l'art d'aujourd'hui et de participer au développement, à la diffusion et à la connaissance de toutes les formes de création contemporaine. La collection comprend aujourd'hui plus de mille œuvres ainsi que des fonds importants de Emmanuel Pereire et de Gina Pane. Elle est diffusée sur l'ensemble du territoire régional, y compris dans des établissements scolaires, et fait l'objet d'actions de médiation et de sensibilisation en partenariat avec les collectivités locales et l'Éducation Nationale.

UN LIEU SPÉCIFIQUE

Nomade jusqu'en 2000 (Fontevraud, Clisson, Nantes), le Frac est désormais installé à Carquefou dans un superbe bâtiment conçu par Jean-Claude Pondevie, à une dizaine de kilomètres au nord de Nantes dans le quartier de La Fleuriaye.

LES EXPOSITIONS

Le Frac organise à Carquefou des expositions qui permettent en regard de la collection, des ouvertures sur l'actualité artistique internationale. Dans le cadre des Ateliers Internationaux, il invite des artistes à séjourner au Frac pendant deux mois. Ces résidences donnent lieu à une exposition. Cette programmation s'accompagne d'une politique éditoriale centrée sur la publication de livres d'artistes et de catalogues d'exposition. Outre les actions en région, la collection est aussi rendue visible par des dépôts d'œuvres dans des institutions (musées, centres d'art) et par des prêts lors de manifestations d'art contemporain en France comme à l'étranger.

LA MÉDIATION

S'adressant à tous les publics (groupes, individuels, enfants et adultes), le Frac propose une approche vivante de l'art de notre temps. Dans ses locaux à Carquefou comme en région, il privilégie l'accueil personnalisé du public et favorise l'accès aux œuvres en créant des espaces de paroles et de rencontres. Enfin il propose en direction des publics, un programme de conférences, rencontres, performances en lien avec la diffusion et les expositions.

FRAC DES PAYS DE LA LOIRE

La Fleuriaye
44470 Carquefou
T 02 28 01 50 00
contact@fracdespaysdelaloire.com
www.fracdespaysdelaloire.com

entrée libre

Pendant les expositions, le Frac des Pays de la Loire est ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 18h
visites commentées sur rendez-vous

Programmation du Frac des Pays de la Loire

à Carquefou

Salle Jean-François Taddei :

XXI^e ATELIERS INTERNATIONAUX

Trixi Groiss, Diango Hernández, Georgina Nelson, Will Potter, Florian et Michael Quistrebart, Lara Schnitger, Ingrid Maria Sinibaldi
_exposition du 11.11.2007 au 17.02.2008

En septembre 2007 ont débuté les XXI^e Ateliers Internationaux du Fonds régional d'art contemporain des Pays de la Loire. Lieu de recherche, d'échanges et de production, ces Ateliers sont un laboratoire actif et réactif. Cette année huit artistes exposeront leurs créations réalisées pendant leur résidence de 2 mois au Frac.

Dans ce contexte, **Julien Quentel** a été invité à rencontrer les artistes des Ateliers Internationaux. Ses productions sonores seront ensuite présentées au Frac et diffusées sur les ondes pendant la durée de l'exposition des XXI^e Ateliers Internationaux. Cette résidence est initiée dans le cadre d'un partenariat avec HUB.

les Instantanés, salle Mario Toran :

INSTANTANÉ (65) : AXEL HUBER

_exposition du 11.11.2007 au 6.01.2008

Commissaire d'exposition et artiste, Axel Huber présente son travail dans la salle Mario Toran.

en région

INSTANT CITY

œuvres de la collection du Frac Centre et du Frac des Pays de la Loire
dans le cadre de la manifestation La Cité Idéale
exposition du 29.09 au 18.11.2007
Fontevraud l'Abbaye
ABBAYE ROYALE DE FONTEVRAUD (49)

L'exposition Instant City fait référence à un projet de ville nomade imaginé par le groupe d'architectes anglais Archigram à la fin des années 1960, présent dans la collection du Frac Centre. Métropole itinérante, Instant City préfigure une société devenue réseau d'informations et transforme l'architecture en événement.

LIRE ET (É)CRIRE SANS COMPTER

œuvres de la collection du Frac des Pays de la Loire
exposition du 12.10 au 23.11.2007
Amphithéâtre éducatif et culturel
PORNIC (44)

Ce projet réalisé en collaboration avec les élèves du lycée du Pays de Retz de Pornic est présenté dans un nouveau lieu, l'Amphithéâtre éducatif et culturel de la ville.

en Sarthe

ARCHITECTURE ET HUMANITÉ. ÉPISODE 1

carte blanche à Neal Beggs et David Michael Clarke
œuvres de la collection du Frac des Pays de la Loire
_exposition du 18.06 au 28.06.2007
Salle du château
BOULOIRE (72)

LE FRAC EST À VOUS (5)

œuvres de la collection du Frac des Pays de la Loire
exposition du 12.01 au 17.02.2008
Centre culturel
SABLÉ-SUR-SARTHE (72)

Des volontaires sablois composent l'exposition à partir de la collection du Frac, guidés cette année par Béatrice Dacher en résidence à Sablé-sur-Sarthe.

ARCHITECTURE ET HUMANITÉ. ÉPISODE 3

carte blanche à Neal Beggs et David M. Clarke
œuvres de la collection du Frac des Pays de la Loire
_exposition du 28.06 au 21.09.2008
Prieuré de Vivoin
_VIVOIN (72)



.....
L'équipe du Frac des Pays de la Loire : Direction du Frac : Laurence Gateau / Administration : Armelle Maréchal / Secrétariat et comptabilité : Josiane Gagner / Diffusion de la collection et régie des œuvres : Jean-Michel Jagot / Régie technique des œuvres : Jean-François Priou / Conservation préventive et restauration : Béatrice Tessier / Coordination des expositions : Anouk Roussel / Chargée des publics et de la communication : Vanina Andréani / Attachée de communication : Emmanuelle Martini / Assistante à la médiation et à la communication : Lucie Charrier / Attachée à l'information et aux relations avec le public : Karine Poirier / Enseignante chargée de mission : Hélène Villapadierna / Documentation et suivi éditorial : Emmanuel Lebeau
.....

GMTT-CK

**ARCHITECTURE ET HUMANITÉ, ÉPISODE 2
CARTE BLANCHE À NEAL BEGGS ET DAVID MICHAEL CLARKE
COLLECTION DU FRAC DES PAYS DE LA LOIRE**

**EXPOSITION DU 10 NOVEMBRE
AU 22 DÉCEMBRE 2007**

**SVEN AUGUSTIJNEN, MAJA BAJEVIC,
RICHARD BILLINGHAM, MIRCEA CANTOR,
ALAIN CLAIRET & ANNE-MARIE JUGNET,
PHILIPPE COGNÉE, SONG DONG, JIM HODGES, THOMAS
HUBER, ANN VERONICA JANSSENS,
KOO JEONG-A, VALÉRIE JOUVE,
RUT BLEES LUXEMBURG, DEIMANTAS NARKEVICIUS, WALTER
OBHOLZER, RÉGIS PERRAY,
YVAN SALOMONE,
LAURENT TIXADOR & ABRAHAM POINCHEVAL, TTRIOREAU**

**CENTRE CULTUREL DE LA LAVERIE
3, RUE DU MOULIN À TAN
72400 LA FERTÉ-BERNARD
T 02 43 93 48 61
LALAVÉRIE@LALAVÉRIE.ORG**